

Migrations WAGNÉRIENNES

Pour Michael Thalheimer, Wagner est un homme de toutes les migrations : celles de sa vie, celles de ses personnages. Parsifal, dont il prépare la mise en scène, nous rappelle que « nous sommes tous des migrants qui séjournent sur terre pour un certain temps seulement ».

Par Andreas Berger

Andreas Berger est né à Braunschweig. Il a fait ses études de langue et littérature allemande et française à Braunschweig et Paris. Il écrit pour des magazines comme *Die deutsche Bühne*, *OPERA*, *Tanz et Tanznetz*. Différents discours sur Thomas Mann, Bernard-Marie Koltès et l'œuvre de Wagner.

Concentration de la durée des spectacles, espace scénique minimaliste : Michael Thalheimer s'est fait connaître au théâtre par un style qui semble à l'opposé de l'œuvre de Wagner. Mais l'opéra l'attire précisément pour cela : « Je me suis adapté à la forme prescrite de l'opéra. D'une certaine manière c'est une prison, mais dans une prison aussi, on peut se sentir libre. »
© Martin Walz



C'est avec éclat que le metteur en scène Michael Thalheimer entrait à Berlin, capitale du théâtre allemand, au début du nouveau millénaire. Son interprétation d'*Emilia Galotti*, pièce emblématique du dramaturge des Lumières Gotthold Ephraim Lessing, réduisait le texte à une durée d'une heure et demie, forçant les acteurs à parler à une vitesse inouïe tandis qu'il leur restait tout le temps nécessaire pour exprimer leurs émotions dans des passages muets, par le mime et des mouvements presque chorégraphiés.

La production, toujours au répertoire au Deutsches Theater à Berlin, offrait en 2000 un nouveau style d'interprétation, entre la loyauté méticuleuse envers le texte, pratiquée à Berlin par les grands chefs de la Schaubühne comme Peter Stein et Andrea Breth, et la déconstruction totale des pièces, à l'image des spectacles débordants et longs de Frank Castorf à la Berliner Volksbühne. Par contre, Thalheimer, homme rationnel et toujours au service d'une mise en lumière des enjeux d'un texte, développe avec une grande clarté, et même dans une forme d'austérité, les questions centrales d'une pièce, en ayant recours à un cadre scénique minimaliste et en concentrant la durée du spectacle.

«Ce qui est dit n'est pas toujours la vérité, ni sur scène ni dans la vie. Les leitmotifs de Wagner permettent d'identifier des émotions ou des pensées qui ne sont pas encore avouées dans le texte»

Juste le contraire, en somme, de tout ce que Richard Wagner imaginait pour son nouveau concept d'un « drame musical ». Les œuvres, les monologues chantés et les phrases musicales de Wagner sont longs, et *Parsifal*, son ouvrage d'adieu, l'est plus que tout autre. Alors, Thalheimer et *Parsifal*? Comment va s'opérer la rencontre artistique entre un metteur en scène aimant concentrer le temps et un compositeur qui l'étire? Peut-être qu'un but commun les unira : parce que Wagner, lui aussi, a pour mission l'éclaircissement, et qu'il envisage même avec *Parsifal* le point de départ pour une nouvelle communauté entre les êtres humains, que l'on pourrait considérer comme son legs au public et au monde.

On se demande tout de même en quoi Michael Thalheimer est attiré par l'opéra, cet univers réglé par la partition et où les raccourcissements ne sont guère acceptés. Après ses débuts avec *Katja Kabanova* de Janáček, en 2005 – un ouvrage court –, Thalheimer a connu le succès avec *Rigoletto* de Verdi au Théâtre de Bâle et il vient de mettre en scène *Le Vaisseau fantôme* de Wagner à l'Opéra de Hambourg. « Je me suis adapté à la forme prescrite de l'opéra. D'une certaine manière, c'est une prison, mais dans une prison aussi on peut se sentir libre », nous dit-il au téléphone. L'opéra le force à développer ses concepts avec plus de patience et de temps, « ce qui fait qu'il faut être encore plus précis », explique le metteur en scène.

Dans son travail sur *Parsifal*, il va comme toujours porter une attention particulière aux gestes, aux mouvements, qui révèlent des vérités autres que celles que le texte prétend transmettre. « Ce qui est dit n'est pas toujours la vérité, ni sur scène ni dans la vie. Et la musique m'aide, notamment les leitmotifs de Wagner où l'on peut identifier des émotions ou des pensées qui ne sont pas encore avouées dans le texte. »

Quant au grand thème de la saison du Grand Théâtre, « Mondes en migration », il y voit de nombreux liens avec l'œuvre de Wagner. « Tout d'abord, il était lui-même toujours en mouvement, fuyant ses créanciers ou la persécution politique (il avait participé aux troubles révolutionnaires de Dresde), ou plus tard en voyage en Italie. Migration encore dans *Parsifal*, mais qui concerne plutôt le temps : avec le personnage de Kundry



qui parcourt les décennies sous plusieurs identités et avec Parsifal qui, durant les cinq heures du spectacle, parcourt, tout en étant déjà un homme, son enfance et son adolescence jusqu'au premier baiser. Et qui parvient même à la sagesse d'un homme mûr dans le 3^e acte. Tout cela parce que sa mère l'a éduqué en "chaste fol" afin de ne pas le voir tué dans un combat de chevaliers.» Thalheimer souligne qu'il y a dans cet ouvrage d'adieu une idée plus générale encore : « Nous sommes tous des migrants qui séjournons sur terre pour un certain temps seulement. Notre refuge, notre *Heimat*, n'est que très temporairement ici. » Ce monde est montré sous des aspects différents par Wagner, comme si des systèmes s'enchaînaient. « Au premier acte, nous voyons la société pétrifiée du monastère du Graal, donc le monde idéologique des mythes arriérés, d'une religion devenue culte et pure institution, ce qui correspond tout à fait aussi au capitalisme sur

Séquence wagnérienne fournie pour Michael Thalheimer : avant *Parsifal* à Genève, il a signé en octobre sa première mise en scène d'un opéra du compositeur avec *Le Vaisseau fantôme* à l'Opéra de Hambourg. © Hans Jörg Michel

le plan politique, explique Thalheimer. Parce que le capitalisme nous tient lui aussi sous sa dépendance tout en prétendant nous donner la liberté. » Le monde du deuxième acte serait notre société « post-Lumières », où la religion est niée mais n'est pas surmontée. « C'est un monde déchiré, où les anciennes vérités n'ont plus cours, mais on n'a pas encore trouvé de nouvelles réponses aux questions essentielles. O et I, la réponse digitale, n'est pas suffisante, et beaucoup de gens comptent déjà les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse : pandémie, guerre, crise écologique – pour le quatrième on attend toujours. » Le metteur en scène a donc des sympathies pour l'idée du « chaste fol » (le *reine Tor*) que Wagner nous présente en sauveur. Et il ne cache pas qu'il a de fortes sympathies aussi pour le jeune mouvement écologique Fridays for Future, qui « comme Parsifal », n'est pas pris au sérieux par la société, notamment par les responsables de la catastrophe. « Avec ces jeunes-là, on discerne au moins un nouvel espoir. » Par conséquent, le mot prophétique qui conclut l'opéra, « Rédemption au rédempteur ! », signifie pour lui qu'il faut vaincre la religion, et donc aussi le capitalisme. Qu'il faut agir et changer le système. L'idée de Wagner – régénérer une religion devenue culte par l'art, qui aurait le

pouvoir de déclencher l'amour du prochain – n'est pas la sienne. En tant que fils des Lumières, il constate : « Je ne veux pas régénérer la religion », tout en reconnaissant que cela pourrait être une question de définition, si l'on interprète la libération du Graal par Parsifal comme révélation du vrai sens de la religion : l'amour pratiqué qui change la société. C'est au cours des répétitions que Thalheimer va vérifier et expérimenter la cohérence du chemin de prise de conscience de Parsifal et trouver ses réponses concrètes. Acteur lui-même, formé à Berne, Thalheimer souligne l'importance de l'échange avec les autres artistes pour s'exprimer : « C'est là, en faisant de l'art, que je peux dire des choses au-delà de ce qui se laisse dire en quelques mots. » Peut-on trouver meilleure formule s'agissant d'une œuvre aussi profonde que *Parsifal*?



Production qui a marqué le « nouveau Bayreuth » après la Seconde Guerre mondiale, le *Parsifal* mis en scène par Wieland Wagner a imposé une esthétique épurée, destinée à débarrasser l'œuvre de son grand-père de son style de représentation légendaire, tel que l'avait récupéré le régime nazi. Cette vision aura une influence durable. Le geste scénique de Michael Thalheimer n'est pas sans lien avec cette refondation historique. © Michael Erlebach